

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Etranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LE MARÉCHAL DOUGLAS HAIG



Sir Douglas Haig, commandant en chef des troupes britanniques opérant sur le front occidental, qui vient d'être élevé à la dignité de maréchal, reçoit ainsi la récompense des services qu'il rendit depuis qu'il succéda au maréchal French. Le grand soldat anglais est représenté ici lors d'un récent passage à Paris; s'entretenant sur le front de la Somme, avec M. Lloyd George, avec le général Joffre et avec M. Albert Thomas; en tournée d'inspection avec le général Joffre, et enfin sur son cheval de bataille.

Les camions

Ils étaient quarante-cinq qui roulaient l'un derrière l'autre, ce soir-là. C'étaient des camions sans gloire et sans pittoresque. Ils ne venaient pas des tranchées, et ils ne sortaient pas des ateliers de camouflage que dirige si magiquement notre grand sorcier de guerre Forain. Non, ces camions ne ressemblaient ni à des forêts ambulantes, ni à des routes en marche, ni à des talus herbus; c'étaient des camions ordinaires avec, pourtant, je ne sais quoi d'étranger. Ils étaient plus carrés et plus flegmatiques que les camions de chez nous. Leur immense réservoir témoignait qu'ils venaient d'un pays à longues distances, où l'essence coule à flots, et leur haute et massive manivelle semblait destinée à de petits géants. Ils venaient, vous l'avez deviné, d'Amérique; et, bravant les sous-marins, ils avaient débarqué au Havre. Et maintenant, ils s'en allaient à Paris, portant leur maison sur le dos, ou, plus exactement, leur robe de voyage, une belle robe en planches toutes neuves — qui sentent bon le goudron et la mer — et dont on ferait des baraquements.

Mais, pour le moment, ils roulaient à la lueur des lanternes — il était défendu d'allumer des phares — sur la route banale. Il faisait très froid, et la neige se mit à tomber. C'était la veille de Noël. Mais ces hommes, ramassés sur leur volant, n'y pensaient pas. Ils avaient trop froid; ils étaient trop fatigués. Voilà des semaines déjà qu'ils faisaient ce va-et-vient sans relâche, ramenant toujours des camions plus forts, des charges plus lourdes. Et pourtant à bien les regarder, quand ils étaient dépourvus de leur peau de bique, ils ne paraissaient pas robustes. Beaucoup d'entre eux tousaient, d'autres traînaient la patte; il y en avait qui souffraient du rein flottant ou d'autres misères cachées. Beaucoup étaient décorés de la croix de guerre ou de la médaille militaire, et presque tous portaient ce soir-là, épinglé sur leur veste de cuir, le joli ruban jaune et bleu avec l'étoile au milieu, cadeau de Noël d'un de leurs lieutenants.

C'était le nouvel insigne des réformés. Car tous ces conducteurs étaient des engagés volontaires et formaient le « convoi noir ». Ce convoi noir — il y a le convoi bleu, le convoi vert, le convoi rouge — ce convoi noir était, parmi les transports, le plus réputé, parce que c'était lui qui endossait toutes les corvées. On avait pris cette habitude. Quand il y avait un travail supplémentaire, on disait : « Donnez-le au convoi noir ! » et c'étaient les réformés et ceux qu'on avait renvoyés du front à l'arrière, avec la mention « à ménager », qui faisaient toujours la plus fatigante besogne. Evidemment ils grognaient : « En voilà assez ! on nous tue ! Ce n'est pas pour ça qu'on s'est engagé. Demain, nous ne viendrons pas ! » Et le lendemain, pas un ne manquait à l'appel. C'est qu'ils aimaient leur métier. Ils aimaient leur vie de roulotte et de dompteur, de dompteur de moteur. Car il n'était pas facile du tout de conduire ces monstres nouvellement débarqués et dont la mécanique différait presque toujours; difficulté, d'ailleurs, qui les charmait.

Mais ce soir de Noël, le convoi noir — qui est devenu sous la neige le convoi blanc — en a assez, et il est bien content d'arriver dans une petite ville et de se ranger en rond autour d'une place. Et vite, on court se coucher chez l'habitant, selon son billet de logement...

Le lendemain, il fait nuit encore quand les hommes se lèvent. Avec leurs petites lampes de poche, ils se penchent sur leurs capots, remplissent les réservoirs d'eau, d'essence, graissent le moteur. Ils sont encore tout ensommeillés. Ah ! qu'il fait froid ! qu'il fait noir !

— Il est joli notre Noël ! dit l'un d'eux en donnant un grand coup de pied dans un bidon; et les autres de renchérir :

— Quel sale métier ! C'est pis que des bêtes ! Moi, en arrivant, je me porte malade !

— Si j'avais su, je ne me serais pas engagé ! dit en toussant un mince conducteur blond, dont la belle tête dolente s'éclaire dans un rayon électrique.

Mais quelqu'un le tire par la manche, et il voit, à côté de lui — rêve-t-il encore ? — une petite chose frêle, une petite chose blanche qui lui tend un cornet de papier.

— C'est le petit Noël qui m'a apporté cela ! je l'ai trouvé dans la cheminée. Il y en a quarante-cinq, je les ai comptés, — autant que de camions.

Et la petite fille tend au conducteur une crotte de chocolat.

Puis elle court au second camion :

— Tiens ! Vite ! prends. Il faut que je me dépêche, sans ça je serais grondée !

Et elle continue, faisant, dans la boue glacée, le tour de la place.

Les hommes se sont redressés, surpris et

charmés; ils regardent courir l'enfant, qui s'est échappée, en chemise de nuit, d'une de ces maisons endormies, et qui a l'air d'un ange de Noël envoyé au convoi noir.

Quelques-uns l'embrassent; d'autres sont si émus qu'ils s'essuient la paupière, et Pinard — c'est un surnom, on devine pourquoi — Pinard, déposant sa clé anglaise et ses chiffons gras, dit, résumant la pensée de tous :

— Ça vous fait tout de même du bien quand on voit ça ! Cette petite-là, c'est le cœur de la France !

Et, ne sachant que faire de sa crotte de chocolat, il l'aplatit comme une fleur, entre deux feuilles de papier à cigarettes et la glisse tendrement dans la poche de son veston de cuir.

— Je suis content de m'être engagé, dit le mince blond à la tête dolente. Ah ! le beau métier !

Et il saute sur son camion en toussant.

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

Beaucoup de familles anglaises ont conservé la très ancienne tradition d'ouvrir toutes les portes de la maison quelques minutes avant la naissance de l'an neuf, le trente et un décembre, aux approches de minuit. Les fureteurs et commentateurs de légendes multiséculaires assurent que ce geste correspond à l'idée de laisser sortir l'année qui meurt et de laisser entrer l'autre, toute souriante et innocente encore.

Ils ajoutent que l'usage s'est déplacé d'une semaine dans le cours des temps. Autrefois, la cérémonie familiale des portes ouvertes avait lieu à Noël, pour un motif plus touchant encore : il s'agissait alors de permettre au Christ nouveau-né de pénétrer dans la demeure, s'il en avait la fantaisie, et de le laisser y choisir la chambre qui lui conviendrait le mieux.

Quelques rebelles — on dit que ce sont des hommes de lettres qui fréquentent un café bien connu — n'ont pas accepté sans rechigner toutes les taxes nouvelles. Passe encore pour la lettre à trois sous, mais la carte postale à quinze centimes, cela : jamais !

Ils ont donc résolu de ne plus jamais s'inscrire sur carte postale en profitant de la suprême faveur laissée aux épistoliers : une « postale » ne portant que six mots de texte, non compris la signature, peut être affranchie à 0 fr. 10.

Reste à savoir s'ils pourront faire tenir toute leur pensée en une si courte mesure. Ils le croient. Et, de fait, dans la majorité des cas, ce n'est pas impossible.

Ce ne sera, pour beaucoup de ces littérateurs, que tout bienfait. Quelques-uns sont prolixes, et le sont trop. Cette correspondance châtiée les habituera peut-être à la concision.

Aux pigeons de Venise, Genève oppose désormais ses mouettes.

Les rigueurs de l'hiver, ainsi que la diminution des déchets qui formaient leur nourriture rendent les mouettes si hardies que, quittant le lac, elles viennent s'ébattre en pleine ville. Plusieurs d'entre elles ont élu domicile sur le faitage de l'église Saint-Joseph. D'autres envahissent les demeures particulières, attirées par la « collation » que de bonnes âmes leur servent chaque jour sous l'auvent de la croisée.

Mais devant le nombre extraordinaire des mouettes de 1916, les bons Suisses se sont étonnés et ont consulté leurs naturalistes — lesquels ont répondu que la plupart de ces mouettes affamées provenaient de la Bavière ou des bords de la Baltique !

Parbleu ! Il n'y a pas que les gens pour qui la vie soit dure en Allemagne !

Sur une route du Calvados, par une nuit très noire, un gendarme arrête une voiture non éclairée et s'apprête à verbaliser.

— Hé ! quoi ! se récrie le Normand, si je n'ai pas allumé ma lanterne, c'est pour obéir au règlement qui interdit tout éclairage par crainte des zeppelins !

Et l'excellent pandore de se troubler devant tant de soumission à la loi. Il autorise donc notre conducteur à repartir, mais en l'engageant à faire vite parce que, trois kilomètres plus loin, il y a d'autres gendarmes.

Notre Normand ne se le fit pas redire et vite, vite, changea sa route... car, dans sa voiture, il transportait, en fraude, quatre cents pots de vieux calvados.

Il est peut-être encore temps de rappeler ce qu'est exactement la couronne du roi de Hongrie. Vénérable

par l'âge assurément, puisque, sans qu'aucun doute soit possible, elle date, pour partie, de l'an 1000.

Pour partie seulement, car voici la véritable histoire de ce bijou un peu lourd. En l'an 1000 donc, le pape offrit une couronne au duc Etienne, mais, soixante-douze ans plus tard, l'empereur Michel Ducas en offrit une autre au duc Geisa de Hongrie. Geisa fit venir son joaillier, lequel, des deux objets, composa un diadème unique. C'est celui-là qui est descendu, voici quelques heures, sur la tête de Charles IV.

Le plus curieux de l'affaire, c'est qu'en cherchant bien sur la couronne numéro 2 on y verrait, gravée dans l'or, cette curieuse inscription : « Roi des Turcs ».

Le repas magnifique

C'est à la Gazette populaire de Leipzig que nous empruntons — textuellement — le récit suivant :

« Vive la science ! Elle accomplit plus de miracles que n'en peut rêver le plus convaincu de ses fidèles ! »

« Avec cette guerre qui s'éternise, les moyens naturels de se nourrir deviennent de plus en plus rares. La viande, les œufs, le beurre, le lard, l'huile, des mots ! Des souvenirs ! Une belle légende rappelant des jouissances désormais disparues. Heureusement, il y a encore des philanthropes et des gens d'initiative. Ils ont réagi ; tout peut se remplacer ; il n'y a pas un produit naturel qui ne se puisse remplacer. Autrement, à quoi servirait la science ? Exemple : l'œuf. L'œuf est quelque chose dont le milieu est jaune. Mais il y a bien d'autres choses qui peuvent être jaunes. Que l'on donne, à cet enfant de la science, un nom approprié, et voilà un parfait succédané de l'œuf.

« Ma femme a eu hier l'idée brillante de composer un repas uniquement composé de succédanés. Pour débiter, on servit une soupe aux épices « Idéal », ainsi dénommée sans doute parce qu'il n'y a rien sous ce nom, ce qui est presque toujours le cas pour l'idéal. Puis il y eut un gâteau fait avec le succédané d'œufs « Chantecler ». Chantecler est ce coq fameux que Rostand promena naguère sur les scènes européennes. Il savait merveilleusement annoncer la venue du jour; mais, pas plus qu'aucun autre volatile de son sexe, il n'a jamais pondu le moindre œuf. Ce gâteau avait le goût d'une vague polenta. Il avait été cuit dans le succédané de graisse « Hindenburg », dont l'odeur faisait penser aux bottes en cuir de nos ennemis les Russes, qui donne une envie de se sauver, ce qui justifie le nom de « Hindenburg ».

« Nous fîmes le compte de ce que ces diverses délices nous ont coûté, et nous arrivâmes à la conclusion qu'il atteignait trois fois le prix de vrais œufs et de vraie graisse.

« Sur le vu de cette dépense, nous avons tenu conseil, ma femme et moi ; on décida qu'elle administrerait en régie privée l'eau de la pompe et que je serais chargé d'acheter un assortiment de couleurs.

« Nous boirons des succédanés de vin. »

Le gouvernement, qui songe à élargir la culture des pommes de terre, vient de jeter les yeux sur d'immenses terrains incultes des landes du Sud-Ouest.

Le projet a rencontré quelque opposition parmi les habitants du pays, qui tirent de la lande litière pour leurs bestiaux et fumier pour leurs champs. Ils soutiennent que ce sol pauvre ne saurait nourrir de bonnes pommes de terre. Peut-être ont-ils raison.

Néanmoins, il semble bien que l'essai va être tenté. Les prisonniers seront employés au défrichement, et bientôt nous verrons sur le marché « la landaise rose » rivaliser avec la hollandaise.

L'administration voudrait, paraît-il, créer une exploitation monstre. Et si la « landaise rose » vient bien, elle est capable d'envahir tout le littoral ! M. Brémontier, qui a planté les pins dans les Landes, va-t-il être détrôné par M. Parmentier ?

Voici le « jeu de l'oie » mobilisé à son tour ! Rajeuni, il est devenu le « jeu du pas de l'oie », et il fait dans les tranchées les délices de nos poilus.

Il a gardé son aspect primitif; seulement, dans les petits carrés qui divisent le carton, on trouve, au lieu de l'oie légendaire, la « physionomie sympathique » du kronprinz. Chacun sait que lorsqu'un joueur tombe sur l'oie cela lui fait gagner plusieurs points; et ce n'est pas qu'au jeu du pas de l'oie que le kronprinz fait gagner plusieurs points aux poilus; on se rappelle que, sur la Marne et à Verdun, il leur a permis d'avancer quelque peu ! Aussi le jeu nouveau réveille-t-il chez nos soldats les plus agréables souvenirs.

Au centre du carton, des Boches montent au pas de parade une garde féroce autour de l'héritier de Guillaume II; et l'on peut lire cette joyeuse légende :

« Affamés comme ils le sont, ils préféreraient une vraie oie ! »

Le Veilleur.

LA SITUATION MILITAIRE

Les Allemands multiplient les reconnaissances sur notre front

LES ATTAQUES VERS FOCSANI ET BRAÏLA SONT REPOUSSÉES

Sur notre front, les Allemands ont attaqué, à deux reprises, nos positions de première ligne à l'ouest d'Auberive et ont été complètement repoussés. Leur attaque avait été précédée d'un violent bombardement de ces engins de tranchées (en allemand, *minenwerfer*) qui, n'ayant qu'une trajectoire très courte, peuvent lancer un projectile aussi pesant que ceux des mortiers de gros calibre.

Ce n'est pas la première fois, depuis un mois environ, que l'ennemi vient tâter nos lignes en Champagne. On peut même observer une alternance presque régulière dans les reconnaissances qu'il pousse dans les trois régions de la Somme, de la Champagne et de Verdun. Sur la Somme, il surveille particulièrement la rive sud, autour de Chaulnes et au delà, jusqu'à l'inflexion du front à Lassigny; en Champagne, c'est presque toujours le secteur d'Auberive qu'il attaque, à la limite entre la Champagne proprement dite et la région de Reims; devant Verdun, c'est sur la rive gauche de la Meuse qu'il cherche sans succès une compensation aux défaites que nous lui avons infligées sur la rive droite.

Ces diverses opérations n'ont, pour l'instant au moins, qu'une valeur préventive. Elles trahissent une inquiétude. Le calme apparent du front occidental ne dit à nos ennemis rien qui vaille. Ils cherchent à surprendre des mouvements de troupes, des relèves, des regroupements,

des concentrations d'artillerie. Ce qu'ils paraissent redouter surtout, ce sont des opérations conjuguées qui les mettraient dans une situation critique, car ils n'ont en ce moment en face de nous que juste les ressources nécessaires, tant en hommes qu'en matériel, pour résister sur un secteur déterminé, non sur deux ou trois. C'est ainsi que, tout occupés à se maintenir sur la Somme, ils ont été pris au dépourvu et bousculés par chacune de nos attaques devant Verdun.

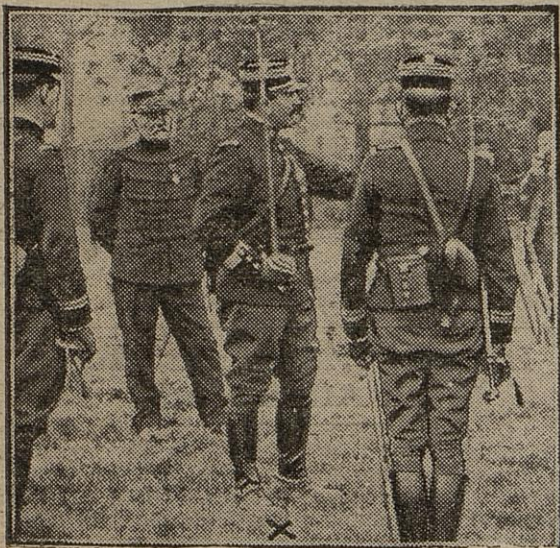
D'autre part, la situation en Orient ne leur permet pas d'y prélever des renforts. Ni Focsani, ni Braïla, ni en Dobroudja la tête de pont de Macin ne sont encore atteintes. Les troupes du général von Morgen sont contenues à 20 kilomètres de Focsani, et les attaques de l'armée du Danube vers Braïla ont été repoussées. Les quelques unités que le raccourcissement du front de Roumanie a rendues disponibles ont été envoyées en Macédoine. Les en retirer serait nous laisser le champ libre. Il est douteux que Hindenburg s'y résigne. Ce vieux soldat n'a aucun génie; mais il a beaucoup d'entêtement. Son plan a été jusqu'ici de se procurer des succès relativement faciles en Orient, sans tenir compte des échecs subis ailleurs. Tout porte à croire qu'il ne changera pas d'idée avant longtemps. Tout permet d'espérer qu'alors il sera trop tard.

Jean Villars.



BRAÏLA. — QUAIS SUR LE DANUBE

Un collaborateur du général Lyautey



LE COLONEL VIDALON

que le général Lyautey vient de choisir comme chef de son cabinet militaire. Le colonel Vidalon, officier de grande valeur, a commandé une brigade sur le front et, en dernier lieu, était chef d'état-major d'une armée. Il avait fait, avant la guerre, partie de cabinets de ministres de la guerre, notamment de celui du général Brun, auprès duquel il remplissait les fonctions de chef adjoint. Sur cette photographie, prise à Vincennes en septembre 1913, on le voit haranguant, à l'issue d'une revue, les officiers du 26^e bataillon de chasseurs qu'il commandait alors.

La réponse des Alliés a porté un coup terrible à la propagande germanique aux États-Unis

La réponse collective des Alliés à la note allemande du 12 décembre a été remise hier à Washington. Elle a dû être communiquée dans la soirée aux puissances centrales. M. Lansing, en ayant pris connaissance, a refusé d'y faire aucun commentaire.

L'impression produite aux États-Unis est des meilleures. La réponse des Alliés assainit — selon l'expression du correspondant du *Daily Telegraph* à New-York — « l'atmosphère empoisonnée par les gaz nocifs de la diplomatie allemande », qui a vainement tenté de créer, là-bas, un courant d'opinion favorable aux pourparlers de la paix allemande. La résolution des Alliés et leur solidarité dissipent la fable répandue par les agents germaniques, que les Alliés n'attendaient qu'un signe de Berlin pour que la discussion de la paix commençât.

« Il n'est pas douteux — dit le correspondant que nous citons plus haut — que cette réponse fortifiera aux États-Unis la conviction que la défaite allemande est maintenant prochaine; elle fera disparaître la crainte que la duplicité allemande ne fût, en diplomatie, tellement habile qu'elle ne pût être déjouée par les hommes d'État alliés.

« En tout cas, les Germano-Américains de New-York, de Boston et de Chicago sont aujourd'hui plus déprimés qu'ils ne l'ont été depuis longtemps. »

Le plus curieux, c'est que Bernstorff n'en reste pas moins optimiste! Du moins, il le dit. « Pourquoi toujours revenir sur le passé? demande-t-il ingénument. N'en parlons plus. Si nous voulons rétablir la paix, c'est l'avenir qu'il faut envisager. »

LE JEU DE CONSTANTIN

Il promet... Tiendra-t-il?

En attendant, blocus rigoureux

SALONIQUE, 1^{er} janvier. — On a l'impression que le roi Constantin cédera à la note par laquelle les puissances protectrices de la Grèce exigent des réparations pour l'attentat des 1^{er} et 2 décembre et des garanties pour que ces événements ne se reproduisent plus, car ils ne pourraient se reproduire qu'en se développant et en s'aggravant.

Par crainte de compliquer la situation et de provoquer une rupture avec les Alliés avant la date et l'occasion qu'il se réserve de choisir lui-même, le roi Constantin promettra sans doute de donner aux Alliés toutes les satisfactions qu'ils réclament. Mais, selon sa politique ordinaire, on peut croire qu'il cherchera ensuite à étudier ses promesses.

Le maintien d'un blocus rigoureux, sanction de la Note des puissances, se recommande donc plus que jamais.

La Grèce ressent les effets du blocus

SALONIQUE, 30 décembre (retardée dans la transmission.) — Grande activité d'aviation ennemie pendant les derniers dix jours.

Un aéroplane ennemi a survolé presque quotidiennement Salonique vers une heure de l'après-midi.

Situation sans changement sur le front. Le blocus commence à produire l'effet désiré. Le manque de céréales se fait sentir dans la région sud de la Grèce.

Est-ce la guerre économique entre la Suède et l'Allemagne?

ZURICH, 1^{er} janvier. — On mande de Stockholm à la *Nouvelle Gazette de Zurich* que les Allemands viennent de communiquer au gouvernement suédois qu'à partir du 1^{er} janvier le prix de la houille sera augmenté de 8 couronnes 1/2 à 16 couronnes 1/2 par tonne. Cette augmentation est un coup dur pour la vie économique de la Suède qui reçoit deux tiers de sa houille de l'Allemagne et lui occasionnera un accroissement de dépenses de 44 millions de couronnes par an.

Les journaux des différents partis annoncent que la Suède prendra des représailles en interdisant l'exportation de toutes les marchandises que l'Allemagne recevait jusqu'ici de la Suède. Il n'est donc pas impossible que cela conduise à une guerre économique entre la Suède et l'Allemagne.

Nous avons signalé le bruit selon lequel le président Wilson avait envoyé ou devait envoyer une nouvelle note explicative aux belligérants.

Cette nouvelle est formellement démentie par le *World*. Mais un fait est certain: c'est que l'ambassadeur des États-Unis à Berlin a présenté, dimanche, à M. Zimmermann, les représentations du gouvernement américain au sujet de la guerre sous-marine, et qu'on attache à cette démarche une assez grande importance.

D'après un radiotélégramme de New-York, intercepté par l'Amirauté anglaise, l'opinion qui prévaut aux États-Unis est que la guerre avec l'Allemagne deviendra inévitable si celle-ci refuse de régler la question de la guerre sous-marine et de la conduite qu'elle compte tenir à cet égard.

Et chez nos ennemis? Les journaux allemands et autrichiens portant la date du 31 décembre ne publiaient pas le texte de la réponse des Alliés.

Il est évident que la publication de cette note ne doit pas sembler très opportune aux gouvernements impériaux, en raison du coup assez rude qu'elle portera à l'opinion publique. Les dépêches de Suisse laissent prévoir que le gouvernement allemand tentera une manœuvre — laquelle? on ne sait encore — destinée à atténuer le découragement que la note de l'Entente va sûrement produire en Allemagne.

Le coup sera moins sensible en Autriche, où les illusions sont moins tenaces et moins vives, et où l'on n'a jamais trop compté sur un succès diplomatique.

« Il n'y a plus qu'à continuer à combattre », conclut avec une lassitude manifeste le *Neues Wiener Tagblatt*.

Les Autrichiens en ont assez

Luigi Barzini publie dans le *Corriere della Sera* une série de phrases extraites de lettres de soldats autrichiens ; il montre la fatigue des hommes et la brutalité des chefs.

« Tout le monde voudrait s'en aller », écrit un soldat. Croates, Italiens, Polonais, Roumains, Hongrois, ils parlent tous avec hostilité des « Autrichiens » qui les mènent.

L'organisation de la machine hiérarchique est savante. Les Roumains sont encadrés par des Hongrois, les Polonais par des Allemands. Les désertions sont fréquentes. Un ordre impérial a été trouvé parmi ces lettres. « Profondément attristé, écrit le vieil empereur, j'ordonne que le 28^e régiment soit expulsé de mon armée ». Mais le 28^e régiment, composé de Bohémiens, s'était expulsé lui-même au cri de : « Vive l'Italie » à la nouvelle de la déclaration de guerre italienne.

Les châtiments corporels sont fréquents. Un soldat hongrois tient un état complet des punitions infligées dans son peloton. « 1^{er} octobre, un honved, 25 coups de verge. 2 octobre, trois honveds, 25 coups de verge. Un honved suspendu pour deux heures. Un sergent et un caporal-fourrier, bâtonnés à midi en présence des troupes. »

On bâtonne pendant le combat même. Un cadet du 98^e décrit un bombardement violent. Il a si peur qu'il dit son rosario. « Pendant que je priais, j'entendis une voix qui comptait : ...4, 5, 6, 7... et ainsi de suite. 24, 25... C'était un homme qui recevait dans le boyau 25 coups de verge. Et le boyau était battu de plein fouet par les obus italiens, si fort qu'à tout instant je me croyais touché ».

Les officiers n'essaient pas de se faire aimer. La bastonnade suffit à tout. Ils mènent une vie brutale et boivent beaucoup. Les soldats, lorsqu'ils écrivent, se plaignent d'être mal nourris. Les officiers ne se plaignent de rien de tel et racontent leurs heures : « Nous avons fêté l'anniversaire de Lizza, écrit d'un d'eux ; le commandant s'est grisé comme un cochon, il a vomi comme un étudiant... » Il conclut cyniquement : « Grande et belle chose, le patriotisme autrichien ! »

Les hommes se laissent conduire ainsi ; ils fournissent un labeur énorme. L'état-major italien s'est souvent étonné de la rapidité avec laquelle l'infanterie autrichienne creuse des lignes de tranchée. Les soldats expliquent par quels procédés leurs chefs les font travailler. Ils les mènent sur le terrain, leur assignent leur tâche et leur fissent qu'ils n'aient pas de repos, qu'ils restent sous les obus jusqu'à ce qu'ils aient fini. Et les soldats travaillent désespérément. L'un d'eux écrit : « Sous un feu meurtrier qui n'a pas laissé un seul arbre debout, nous travaillons de nuit et le jour même, parce que nous ne serons pas tirés ici avant que les tranchées ne soient profondes de 1 mètre 60... Si cela continue, nous y resterons tous... »

LES VISÉES DE L'ALLEMAGNE

L'annexion de la Belgique est un de ses principaux buts de guerre

LONDRES, 1^{er} janvier. — L'ancien correspondant du *Times* à Berlin publie, dans ce journal, un télégramme détaillé avec de longs extraits du mémoire secret de la Ligue navale allemande, adopté à la réunion annuelle de cette ligue, le 17 juin dernier, et publié pour la première fois par la *Gazette de la Croix* quelques jours avant Noël. Ce mémoire insiste sur la nécessité pour l'Allemagne l'annexer la Belgique, et tout particulièrement Anvers.

Elle prépare contre l'Angleterre la guerre sous-marine à outrance

BERNE, 1^{er} janvier. — La *Gazette populaire de Cologne* du 30 décembre soir publie contre l'Angleterre un violent article qui semble le prélude d'une aggravation de la guerre sous-marine :

« C'est l'Angleterre, dit-elle, qui est l'âme de la coalition ; c'est elle qu'il faut atteindre, non par les voies détournées mais directement ; c'est la flotte anglaise, la flotte de commerce autant que la flotte de guerre qu'il faut éprouver. L'Allemagne est prête à la paix, mais si on l'oblige à de nouveaux sacrifices, ses exigences augmenteront. Napoléon, après Leipzig, aurait pu obtenir la paix à des conditions avantageuses ; il ne l'a pas voulu et ce fut pour lui la ruine ; cet exemple doit servir de leçon. »

« L'heure de la décision approche. L'Allemagne veut l'attendre avec calme et confiance ; elle vaincra, mais sa victoire ne sera complète et n'apportera la délivrance de l'humanité que si elle a atteint la principale responsable du massacre ; il faut employer tous les moyens de combat pour la frapper à mort. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 1^{er} Janvier (883^e jour de la guerre)

14 HEURES

EN CHAMPAGNE, hier vers 18 heures, après un violent bombardement par engins de tranchée, les Allemands ont attaqué à deux reprises nos postes avancés A L'OUËST D'AUBERIVE. Ces deux tentatives ont complètement échoué sous nos feux de mitrailleuses et nos jets de grenades.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, la lutte d'artillerie a été assez active pendant la nuit SUR LE FRONT FERME DE CHAMBRETTES-BEZONVAUX.

Rien à signaler sur le reste du front.

23 HEURES.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, un fort coup de main tenté par les Allemands contre les tranchées conquises par nous A L'EST DE LA FERME DES CHAMBRETTES, a complètement échoué.

Communiqué belge

Journée relativement calme sur le reste du front. A L'EST DE RAMSCAPPELLE et VERS DIXMUDE, bombardements réciproques. Vive lutte d'artillerie de campagne et de tranchée A HETSAS.

LES OPÉRATIONS EN EGYPTÉ

LONDRES, 31 décembre. — Le correspondant de l'agence Reuter en Egypte décrit ainsi la position des troupes anglaises, après la victoire de Magdaba :

« Les troupes anglaises menacent actuellement les communications de l'ennemi avec la voie ferrée ; le reste des garnisons ennemies se retire donc rapidement dans la péninsule du Sinaï. »

« Plus au nord, les Anglais, après avoir traversé la passe de Milla, ont poussé en avant, brûlant le camp ennemi du Sudr-el-Haitan, à environ 60 kilomètres de Suez, ainsi qu'un camp plus à l'est, vers Nekl. »

Le renouvellement de la Douma

LONDRES, 1^{er} janvier. — On télégraphie de Pétrograd au *Times* :

« Prévoyant que l'existence de la Douma actuelle prendra fin au moment de la clôture de la session du printemps, le ministre de l'Intérieur a inscrit dans son budget de 1917 un crédit de 586.000 livres sterling pour faire face aux dépenses de l'élection de la cinquième Douma, qui aura lieu dans le courant de l'automne. »

Un don de l'Angleterre au fils de Granados

BARCELONE, 31 décembre. — Le gouverneur civil de la ville a reçu ce matin un chèque de 500 livres, envoyé de Londres au ministre d'Etat, pour être remis au fils du regretté compositeur Granados, victime du torpillage du *Sussex*. Une partie de cette somme provient de la recette d'une représentation organisée au théâtre Alby, à Londres, par sir Thomas Beecham, sous le patronage de quelques dames de la société londonienne.

La recette de cette représentation a été de 220 livres. Sir Thomas Beecham l'a complétée par un don personnel de 280 livres. (Radio.)

Un projet d'union interparlementaire américaine

RIO-DE-JANEIRO, 31 décembre. — La Chambre a approuvé une motion qui propose l'élaboration d'un projet tendant à la création d'une union interparlementaire américaine.

Cette union aura pour but d'étudier toutes les questions de droit international et de publier tous les actes internationaux des nations américaines.

Le cabinet du sous-secrétaire d'Etat à la Guerre

M. Audibert, contrôleur général de l'administration de l'armée, est nommé chef du cabinet du sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Guerre.

M. Gaston Bairet, rédacteur principal au ministère des Finances, est nommé chef adjoint du cabinet, spécialement chargé du service parlementaire.

M. J. Baudry est nommé chef du secrétariat particulier.

VOIR PAGE 8 :

Le Jour de l'An officiel.

Les massacres d'Arméniens racontés par deux témoins

LONDRES, 1^{er} janvier. — Le *Times* publie la déposition de deux musulmans qui ont assisté au massacre des Arméniens :

En juin 1915, déclare l'un d'eux, je vis dans les faubourgs de Mush d'innombrables cadavres d'Arméniens, hommes, femmes et enfants, quelques-uns tués par coups de feu, d'autres poignardés. Presque tous étaient horriblement mutilés.

Je vis cinq cents femmes et enfants dans un camp près de Bitlis. Les gendarmes qui les gardaient dirent : « Ces prisonniers doivent être déportés, mais nous avons l'ordre de laisser les bandes kurdes les massacrer en route. »

Près de Zaart, je vis environ quinze mille cadavres empilés dans deux ravins. L'évêque arménien de Zaart avait été fusillé dans sa cave pendant qu'il prêchait.

Près de Mush, des gendarmes lancèrent des torches enflammées dans une étable où cinq cents Arméniens étaient enfermés. Tous furent brûlés vifs. A Mush, tout Arménien qui se montrait dans les rues était tué. Personne n'était épargné, ni vieillard, ni infirme.

Entre Hinis et Sherkiskeni, deux fossés étaient pleins de cadavres, un autre fossé était plein de cadavres d'enfants.

A Karashuban, d'innombrables cadavres flottaient sur les eaux de la rivière Murad.

A Erzingan, des milliers d'Arméniens ont été jetés dans l'Euphrate. Beaucoup s'y jetèrent pour éviter une mort pire.

Un Fetva du Sheik-ul-Islam, accompagné d'un iradé, déclarait que les Arméniens avaient versé le sang musulman, donc qu'il était légal de les tuer.

Des femmes et des enfants ont été attaqués et assassinés par des bandes organisées.

A Trébizonde, des enfants sous la protection du consul américain ont été enlevés, jetés dans des barques, assassinés, mis dans des sacs et jetés à la mer.

A Kamach, une bande de kurdes a forcé des gardes convoyant des Arméniens à s'écarter, puis elle a massacré tous les Arméniens et jeté les cadavres dans l'Euphrate.

A Trébizonde, les musulmans ont été prévenus qu'ils étaient passibles de mort s'ils abritaient des Arméniens.

Comment les Allemands traitent leurs prisonniers dans l'Est-Africain

LONDRES, 31 décembre. — L'agence Reuter apprend qu'en outre de la protestation adressée au général Smuts par les prisonniers anglais dans l'Est africain allemand, les prisonniers italiens dans la même colonie ont adressé au gouvernement italien un memorandum de 200 pages mettant en lumière les sévices infligés par les Allemands aux prisonniers de la colonie.

Ce memorandum est illustré par des photographies des traitements abominables infligés aux prisonniers, prises en dépit de la plus grande vigilance des autorités allemandes.

Un fait intéressant est que quelques-uns des signataires sont des Italiens qui, pendant un certain temps, avaient été induits par les subterfuges des Allemands à se ranger du côté de l'ennemi.

Il apparaît, en effet, que les Allemands avaient officiellement annoncé que l'Italie avait déclaré la guerre aux Alliés. Les pavillons allemand et italien avaient été en conséquence arborés côte à côte dans certaines stations allemandes et étaient restés ainsi pendant trois mois, jusqu'à ce que la supercherie allemande eût été découverte.

L'incorporation des exclus en Allemagne

LONDRES, 1^{er} janvier. — Selon le correspondant du *Times* à Amsterdam, le décret allemand appelant sous les drapeaux les diverses catégories de criminels aura pour résultat d'accroître les forces allemandes de 50.000 hommes.

Le gouvernement exhorte l'armée et la population civile à renoncer au préjugé relatif au service militaire des criminels. Les nouvelles recrues ne seront pas incorporées dans la formation spéciale.

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE
Phosphatine
Falières
Aliment des Enfants

DERNIÈRE HEURE

La bataille de Roumanie

**L'ennemi progresse à l'est de la Dannaia
Il est repoussé dans la région de Braïla**

PÉTROGRAD, 1^{er} janvier. — (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL. — Le 31 décembre, vers trois heures, dans la région de Plestchitza-Kaou (sud de Pinsk), les Allemands ont commencé à bombarder nos tranchées; à six heures, deux compagnies se sont lancées à l'attaque; le troisième assaut permit à l'ennemi d'occuper une partie de nos tranchées, mais notre contre-attaque l'en délogea. Au sud-ouest de Brody, dans la région de Poniwka et de Doulé, l'ennemi a bombardé nos positions avec des obus asphyxiants.

Sur la frontière de Moldavie, au nord-ouest du village de Bekas (rivière Bekas, affluent de la Bys-tritza), l'ennemi a attaqué les collines, mais il a été repoussé par notre feu.

Dans la région de la rivière Danouk, l'ennemi a pris l'offensive au nord du ruisseau, affluent de la rivière Danouk-Bekas.

Dans la vallée de Trotus, l'ennemi a pris l'offensive du côté du village de Kotoumba, mais il a été repoussé. En même temps, l'ennemi a lancé des obus asphyxiants sur le village d'Agason, (sud-est de Kotoumba).

L'ennemi continue ses attaques dans le secteur de la vallée Sulta-Tchebonias et dans les vallées du Bothamy et de l'Oitus; sur ce point, les attaques ont été très violentes et l'ennemi a réussi à nous repousser un peu vers l'est.

FRONT DU CAUCASE. — Une forte tempête de neige paralyse les opérations.

FRONT DE ROUMANIE. — L'ennemi a violemment attaqué le front roumain au nord de la rivière Kassina, à 8 verstes à l'est de la frontière de la Moldavie; les Roumains se maintiennent sur leurs positions; d'autres attaques ennemies ont eu lieu à 20 verstes de Foksani, à l'est de la rivière Dannaia; l'ennemi est parvenu à s'emparer de quelques tranchées.

Le long de la voie ferrée de Braïla, une attaque ennemie a été arrêtée par nos feux d'infanterie et d'artillerie.

Dans la région de Romanula (15 verstes de Braïla), l'ennemi a déclenché une attaque; il a été arrêté par nos tirs de barrage. Il a dû se retirer en désordre et prendre position à 800/1000 pas de nos tranchées.

EN DOBROUDJA, de grand matin, l'ennemi a déployé au centre de nos positions une force de vingt-trois bataillons environ et força nos troupes à se replier sur leur seconde position.

L'ennemi arrêté par le Danube

PÉTROGRAD, 30 décembre. — Les derniers fugitifs arrivés de Roumanie ne croient pas à la possibilité pour l'ennemi de franchir le Danube et de pénétrer en Bessarabie. Le forçement du fleuve aux environs de ses bouches, est une opération extrêmement malaisée. En effet, d'une part l'artillerie russe domine le fleuve et, d'autre part, l'ennemi n'a pas à sa disposition la quantité suffisante de pontons et de matériel pour mener à bien cette opération.

Le général Broussiloff au quartier général roumain

BERNE, 1^{er} janvier. — Un télégramme de Pétrograd annonce que le général Broussiloff est parti pour le quartier général de l'armée russo-roumaine où il se rencontrera avec le roi de Roumanie et le général Berthelot, chef de la mission militaire française.

Les nouvelles allemandes

GENÈVE, 1^{er} janvier. — Les dépêches officielles de Berlin déclarent qu'au sud de Riga et près de Smorgon, de forts détachements mobiles russes auraient été repoussés.

Sur la rive nord du Pripet, près de Pinsk, des détachements de cavalerie allemande combattant à pied se seraient emparés de deux points d'appui russes et auraient ramené un officier et 35 soldats.

Des chasseurs allemands auraient réussi à faire sauter, dans les Carpathes boisées, un blockhaus ennemi avec sa garnison.

Entre les vallées de l'Uz et de la Putna, des bataillons allemands et austro-hongrois auraient pris d'assaut plusieurs hauteurs et repoussé de violentes contre-attaques des Roumains et des Russes. Horstrandt (?) et Ungureni, dans la vallée de Zabata, seraient prises.

Dans la partie septentrionale de la Grande-Valachie, les Russes auraient été de nouveau bouscu-

lés. La 9^e armée aurait refoulé l'ennemi sur les positions à mi-chemin de Rimnicu-Sarat et de Focani. L'armée du Danube l'aurait obligé à se replier sur la tête de pont de Braïla.

En Dobroudja, les succès des troupes allemandes et bulgares auraient considérablement réduit la tête de pont de Macin.

Dans la journée d'hier, les Allemands auraient fait 1.000 prisonniers et capturé 4 canons et 8 mitrailleuses.

Dans la région des bouches du Danube, les éléments bulgares chargés de la garde du fleuve auraient tué environ 50 Russes qui avaient franchi le bras de Saint-Georges dans des canots.

Sur le front de Macédoine, les Allemands déclarent qu'il n'y a rien à signaler.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE du 1^{er} Janvier 1917

Nos patrouilles ont pénétré, la nuit dernière, dans les tranchées ennemies en plusieurs endroits.

Ce matin, de bonne heure, une patrouille ennemie est parvenue jusqu'à nos lignes au sud de Pilem (nord d'Ypres), mais en a été chassée aussitôt.

Au cours de la nuit, l'artillerie ennemie a montré un peu plus d'activité que d'habitude au nord de l'Ancre. Aujourd'hui, activité continue de l'artillerie de part et d'autre en divers points du front, particulièrement dans le saillant de Loos et aux abords de Fauquissart et d'Ypres.

LE MARÉCHAL SIR DOUGLAS HAIG

Front britannique, 1^{er} janvier 1917.

La nouvelle de l'élévation du général sir Douglas Haig au maréchalat, a été connue dans le milieu de la journée par les troupes britanniques parmi lesquelles elle a répandu une grande joie.

Il faut connaître l'immense popularité dont jouit le maréchal, parmi ses soldats, pour comprendre la satisfaction de l'armée.

Le nouveau maréchal est un grand et bel homme dans toute la plénitude de la force intellectuelle et physique. Son image, trop peu répandue dans notre pays, doit prendre place auprès de celles des plus grands hommes de guerre de notre époque.

Fils d'une très honorable famille d'Ecosse, le maréchal Haig débuta dans l'armée comme officier de hussards. Il servit dans l'Inde, puis dans le Sud-Afrique, pendant la guerre, où le maréchal French distingua ses qualités exceptionnelles.

A la déclaration de guerre, sir Douglas Haig commandait le corps d'armée d'Aederschoot (il n'y en avait que deux en Angleterre). Il vint en France dans les premiers jours de la tourmente et se montra aussi bon général dans les jours difficiles que dans les jours de triomphe.

Il fut le vainqueur de Neuve-Chapelle en avril 1915, et de Loos en septembre de la même année. Son grand mérite alors fut de savoir tirer les enseignements appropriés de la guerre et d'adapter son souple génie aux conditions de la lutte moderne.

Quand le maréchal French fut chargé de la défense de la métropole, le général sir Douglas Haig se trouva naturellement désigné pour commander en chef les forces de l'expédition sur le continent.

Le communiqué italien

ROME, 1^{er} janvier. — Commandement suprême :

Lutte des deux artilleries dans le Vallarsa, dans la vallée de l'Asico et sur le front de Giulia. Aucun événement important à signaler.

Le retour de M. Gérard à Berlin

AMSTERDAM, 31 décembre. — M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis, vient de rentrer à Berlin.

La guerre sous-marine

LONDRES, 1^{er} janvier. — Le Lloyd annonce que le vapeur norvégien *Edda* a été coulé par un sous-marin; l'équipage est sauvé.

Le vapeur russe *Tuskar* a été coulé par un sous-marin allemand; 26 hommes d'équipage ont été sauvés, trois marins ont été noyés.

Le vapeur anglais *Apsley* a été coulé.

Le trois-mâts goélette *Briantais*, du port de Saint-Malo, qui faisait un service de cabotage, a été coulé par un sous-marin allemand.

Le vapeur grec *Sapho* a été détruit par un sous-marin allemand. Neuf hommes de l'équipage ont été sauvés.

EN AUTRICHE-HONGRIE

Le comte Tisza critique, et l'empereur se fâche

ZURICH, 1^{er} janvier. — Des informations de Berlin confirment les bruits des dissensions qui se sont élevées entre le nouvel empereur et le comte Tisza. Il semblerait qu'au cours d'une conversation avec les représentants des groupes de sa majorité au Parlement hongrois, le comte Tisza aurait exprimé son regret et sa désapprobation du renvoi du baron Burian.

Les critiques du comte Tisza ont eu un vif écho dans les clubs politiques de Budapest et l'empereur Charles en a été bientôt informé.

Le souverain a ressenti un profond mécontentement des remarques du comte Tisza. Il considère, en effet, qu'il lui appartient de choisir ses ministres comme il le juge bon.

Mais la presse hongroise couvré de fleurs l'impératrice Zita

GENÈVE, 1^{er} janvier. — Les journaux hongrois font un éloge enthousiaste de la reine Zita.

Le *Pester Lloyd* lui consacre un feuilleton où il met en dédicace : « Plus pour vous que pour moi », signé Zita de Bourbon.

On relève entre autres choses que la reine fut, pendant cinq ans, dans une maison d'éducation de Haute-Bavière, camarade de la reine des Belges. La grand-mère de la reine Zita, veuve du roi don Miguel de Portugal, et ses deux sœurs, ont pris le voile. La reine Zita possède un grand talent pour les langues. Elle parle couramment le latin. Une des raisons qui la rendent si populaire en Hongrie est qu'elle parle parfaitement le hongrois. Elle s'intéresse particulièrement aux exercices physiques, entre autres à l'aviation. Dans le domaine intellectuel, elle s'intéresse à la philosophie, et, dans le domaine artistique, à l'orgue. C'est l'instrument qu'elle pratique de préférence. Demandant un jour à un seigneur hongrois ce qu'elle devait faire pour que le peuple hongrois l'aime autant qu'il aime la reine Elisabeth, il lui fut répondu qu'elle devait aimer le peuple hongrois autant que la reine Elisabeth l'aimait.

Les journaux implorent la reine Zita de revenir souvent au milieu de son peuple magyar.

ZURICH, 1^{er} janvier. — Le correspondant berlinois de la *Munchener Post* prévoit d'importants changements à la cour d'Autriche. Le premier grand maître des cérémonies, le comte de Montenuovo, serait remplacé par le prince de Hohenlohe et le deuxième grand maître, le comte Berchtold, par le prince Brunn de Weikersheim, ancien aide de camp de François-Joseph. Le comte Berchtold serait nommé premier majordome. (Radio.)

Hier, l'Allemagne a serré d'un nouveau cran sa ceinture

COPENHAGUE, 1^{er} janvier. — A partir d'aujourd'hui, la ration de pommes de terre par personne et par semaine est réduite dans toute l'Allemagne du Nord à trois quarts de livre; les ouvriers d'usine conservent seuls la ration de 2 livres.

La substitution des navets et des raves aux pommes de terre déplaît beaucoup à la population; aussi l'Office central d'alimentation a-t-il ordonné de fabriquer le plus possible de gruau de semoule avec les réserves de céréales.

LA NEUTRALITÉ ESPAGNOLE

MADRID, 1^{er} janvier. — La *Gazette* publie une circulaire de M. Montero Villegas aux procureurs des tribunaux de première instance, les invitant à poursuivre toute manifestation de la presse qui, directement ou d'une manière détournée, pourra être considérée comme injurieuse pour les nations étrangères et leurs représentants.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Le Board of Trade a offert une pièce d'argenterie au capitaine Jean-Marie-Joseph Olivier, de la goélette française *Sadi-Carnot*, pour services rendus à l'équipage naufragé du vapeur anglais *Midland*, qu'il a sauvé dans la Manche, le 21 octobre.

— A la suite de négociations engagées entre le gouvernement suédois et le gouvernement allemand, le steamer belge *Abbiort*, qui avait été saisi au mois de juillet 1915, a été libéré. Il est arrivé samedi à Trelleborg, sous escorte allemande.

PRISONNIERS BULGARES ACHEMINÉS VERS UN CAMP DE CONCENTRATION



Au cours des opérations qui se sont poursuivies sur le front de Macédoine, après la prise de Monastir, nos alliés serbes ont fait une quantité considérable de prisonniers. Ceux-ci — composés en majeure partie de Bulgares — ont été acheminés sur l'arrière. C'est pendant leur trajet vers un camp de concentration de l'intérieur qu'en a été pris le cliché ci-dessus.

DANS LES LIGNES BRITANNIQUES, AU NORD DE LA SOMME



CONVOI DE RAVITAILLEMENT SUR UNE ROUTE BOMBARDÉE PAR L'ENNEMI



LE CADAVRE D'UN SOLDAT ALLEMAND DANS UNE TRANCHÉE CAPTURÉE PAR LES ANGLAIS

Deux aspects de la guerre, sur le front de la Somme, dans les lignes britanniques. D'une part, c'est la vue d'une tranchée avec abri souterrain conquise le matin même par les Anglais, et dans laquelle reste encore étendu le cadavre d'un soldat allemand tué pendant le combat. D'autre part, un poste de ravitaillement en eau potable : on voit à droite deux tuyaux par où l'eau est aspirée dans les récipients spéciaux en usage dans l'armée britannique.

1^{er} JANVIER 1917

Les vœux des Alliés

FRANCE-RUSSIE

A l'occasion de la nouvelle année, l'empereur de Russie a adressé au Président de la République le télégramme suivant :

G. Q. G. russe, le 31 décembre 1916.
Monsieur le Président de la République,
Paris.

A l'occasion de la nouvelle année, je tiens à vous adresser, monsieur le président, avec mes meilleures félicitations, les vœux chaleureux que je forme pour le bonheur et la grandeur de la France et de sa glorieuse armée.

J'ai appris avec satisfaction la nouvelle de la haute distinction dont le général Joffre vient d'être l'objet, distinction bien méritée et due à sa sagesse et aux services rendus par lui à la France et à la cause commune.

Je vous prie de croire que son remplaçant, le général Nivelle, trouvera dans sa collaboration avec le haut commandement russe les mêmes sentiments de confiance et de parfaite union.

Puisse l'année qui s'ouvre voir le couronnement de nos efforts communs dans cette lutte pour la juste cause que nos deux nations, d'accord avec nos alliés, sont décidées à soutenir jusqu'au triomphe final.

NICOLAS.

Le Président a répondu :

Je remercie Votre Majesté de ses vœux ainsi que de la haute confiance qu'Elle témoigne à l'armée et au commandement français. La ferme résolution que Votre Majesté affirme dans son télégramme et qu'Elle a si lumineusement justifiée dans la belle proclamation adressée aux vaillantes troupes impériales répond aux volontés de tous les Alliés, et les lourds sacrifices que cette guerre impose à la France n'ont point sa persévérance. Elle continuera la lutte avec ses fidèles alliés jusqu'à la victoire libératrice. Je prie Votre Majesté de recevoir tous mes souhaits pour Elle et pour la grande Russie.

Raymond POINCARÉ.

FRANCE-ANGLETERRE

Le Président de la République a fait parvenir à S. M. le roi d'Angleterre le télégramme ci-après :

Sa Majesté le roi de Grande-Bretagne,
et d'Irlande,

Londres.

Votre Majesté me permettra de lui adresser, à l'occasion de la nouvelle année, mes vœux les plus sincères pour Elle, pour Sa Majesté la Reine et pour S. A. le prince de Galles. Je remercie Votre Majesté d'avoir bien voulu me renouveler une fois de plus, dans son télégramme d'avant-hier, l'assurance qu'elle était fermement résolue à poursuivre jusqu'à la victoire, en union intime avec nos alliés, la guerre que l'Allemagne et l'Autriche ont déchaînée sur l'Europe et dont elles porteront seules la responsabilité historique. Le peuple britannique, comme le peuple français, n'a pris les armes que pour répondre à l'agression dirigée par les empires du Centre contre la paix européenne. Nous devons à nos familles en deuil, nous devons à nos morts, de demander à l'ennemi les réparations et les garanties nécessaires pour que l'avenir soit établi dans le monde un ordre solidement pacifique. Votre Majesté peut être convaincue que la France comprend ce grand devoir et qu'elle achèvera de l'accomplir.

Raymond POINCARÉ.

Le roi George V a répondu :

Une fois de plus, monsieur le président, le commencement d'une année nouvelle trouve nos deux pays combattant en étroite alliance pour l'indépendance de l'Europe et pour que justice soit rendue aux plus petites nations.

Certain comme toujours de l'issue victorieuse de la lutte, je prie, monsieur le président, pour que vous continuiez d'être favorisé par la santé et la vigueur pour porter les responsabilités de votre haute charge et pour que la noble nation française, dont les fils ont récemment donné d'une manière si frappante la nouvelle preuve de leur volonté de vaincre, puisse par le triomphe des armes alliées, s'engager de nouveau dans la voie du progrès pacifique assuré contre toute agression, et unie à sa propre nation par les liens durables de l'amitié cimentée par la confraternité des armes.

GEORGE, R. I.

Des télégrammes empreints de la plus franche cordialité et de la confiance la plus absolue dans la victoire, ont été également échangés par le Président de la République et le roi Pierre 1^{er}, le prince Alexandre de Serbie, le roi d'Espagne et le roi de Suède.

Les réceptions à l'Elysée

Les réceptions du 1^{er} janvier ont été, hier, comme l'année précédente, réduites au minimum.

Les visites, à l'Elysée, ont commencé à dix heures. Le Président de la République, en redingote, portant à la boutonnière la rosette d'officier de

Légion d'honneur, se tenait dans le grand salon doré, entouré des officiers de sa maison militaire et de M. Olivier Sainière, secrétaire général civil de la Présidence. M. William Martin, chef du protocole, avec ses collaborateurs immédiats, attendait au bas du perron de la cour d'honneur.

M. Aristide Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, accompagné de M. Viviani, garde des Sceaux, s'est présenté le premier. Puis, se succédèrent les ministres, les présidents de la Chambre et du Sénat avec les membres des bureaux, les sénateurs et les députés. Le président du Sénat, M. Antonin Dubost, souffrant, était remplacé par M. Tournon.

A onze heures, M. Poincaré a rendu les visites qu'il avait reçues. Après s'être rendu auprès du bureau du Luxembourg, il a tenu à serrer la main, dans ses appartements privés, à M. Antonin Dubost.

Après avoir reconduit le Président de la République à l'Elysée, les ministres qui l'accompagnaient se sont séparés.

La réception habituelle des Corps constitués, des députations des diverses administrations publiques et des délégations de l'armée et de la marine était supprimée.

La réception à l'ambassade française de Rome

L'ambassadeur de France à Rome a reçu hier matin les membres de la colonie française. L'assistance était, cette année, particulièrement nombreuse. Parmi les personnalités présentes se trouvaient Mgr Duchesne, M. Besnard et les membres de la mission militaire.

Le président de la chambre de commerce, M. Sauvage, a prononcé un discours, auquel M. Barrère a répondu en rappelant les principales dates de l'année qui vient de finir et en retraçant les phases glorieuses des batailles de Verdun et de la Somme.

Le Jour de l'An des « Poilus »

Dans toutes nos formations sanitaires, nos soldats ont bénéficié de menus particulièrement soignés et de nombreuses distractions leur ont été réservées.

Dans les cantines des gares de Lyon, du Nord, de l'Orléans, de l'Est, de Montparnasse et de Saint-Lazare, des collations plus abondantes qu'à l'ordinaire, accompagnées de distributions de cigares, cigarettes, ont été données aux soldats permissionnaires du front.

Le premier de l'An belge

Le gouvernement belge a remis au roi Albert l'adresse suivante :

« En offrant à Votre Majesté leurs vœux les plus sincères et leurs hommages respectueux, les ministres du roi ont la conscience d'être les interprètes de la nation tout entière. »

« Malgré les souffrances sans cesse grandissantes de l'occupation, en dépit de l'amertume d'un exil prolongé, tous les Belges admirent l'exemple de constance que Votre Majesté donne au monde ainsi qu'à l'armée dont elle est le chef suprême, et ils conservent intacte leur foi patriotique. Chaque jour ils sentent se raviver dans leur cœur le sentiment d'admiration et d'affection qu'ils vouent au roi et à la famille royale. »

« Ils saluent, en l'année qui s'ouvre, celle qui leur apportera la libération de leur patrie et la réparation des longues injustices endurées. »

Signé : DE BROQUEVILLE, CARTON DE WIART, BEYENS, BERRYER, BOULLET, VAN DE VYVERE, HELLEPUTTE, HUBERT, SEGERS, RENKIN, GODELET D'ALVIELLA, HYMAN, VANDERVELDE.

Le 1^{er} janvier à Berne

BERNE, 1^{er} janvier. — M. Schulthess, président de la Confédération suisse a reçu ce matin, au palais fédéral, tous les diplomates étrangers accrédités à Berne.

Afin d'éviter des rencontres embarrassantes, trois réceptions distinctes ont eu lieu.

Le président a d'abord reçu en corps, tous les diplomates des puissances de l'Entente, puis les diplomates neutres et enfin les représentants des quatre puissances centrales.

LAIT CONDENSÉ FARINE LACTÉE

NESTLÉ

En Vente chez les Pharmaciens Epiciers Herboristes

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

Les grades temporaires

II

Une instruction du G. Q. G. du mois d'août 1916 règle l'application aux armées du régime de l'avancement résultant des décrets de 1914 ; les deux passages reproduits ci-après en renferment la doctrine et le mécanisme :

1^{er}. — « L'avancement à titre temporaire ne constitue pas une récompense ; il ne crée pas, par lui-même, de titres à un avancement à titre définitif ; son but unique est de répondre immédiatement et sur place à des nécessités d'encadrement. »

2^o. — « L'avancement à titre définitif est régi par la loi du 14 avril 1832. Aux termes des articles 18 et 19, le temps de service exigé pour passer d'un grade à un autre est réduit de moitié en temps de guerre et il ne peut être dérogé à ces conditions que pour actions d'éclat mise à l'ordre du jour de l'armée ou lorsqu'il n'est pas possible de pourvoir autrement au remplacement des cadres dans les corps en présence de l'ennemi. Les chefs hiérarchiques ne sont pas qualifiés pour juger de l'insuffisance des ressources et ne peuvent sans y être invités faire des propositions portant sur des candidats n'ayant pas l'ancienneté légale, en invoquant l'impossibilité de pourvoir autrement au remplacement des cadres. »

Les deux voies sont donc nettement tranchées : d'une part, des nominations temporaires, soumises à la seule ratification ministérielle, qui constituent une situation latérale, précaire ; d'autre part, des nominations définitives, restant soumises aux conditions légales du temps de guerre, et ne bénéficiant pas de l'exception prévue par la loi de 1832 et l'ordonnance de 1838, pour pourvoir aux vacances d'emplois en l'absence d'officiers titulaires.

Quelle est la situation de l'officier à titre temporaire ? Il est impossible, et pour cause, de la définir légalement. Est-il officier, ne l'est-il pas ? Oui, en fait ; non, en droit. Il n'est pas investi, n'a pas de garantie d'état, son ancienneté dans cette situation ne compte pas.

L'officier à titre définitif a le commandement sur l'officier temporaire, même plus ancien. Soit, mais en vertu de quoi ?

L'officier temporaire peut avancer dans sa pseudo-hiérarchie. Mais, pour obtenir les grades réguliers, il lui faut repasser par tous les échelons, y compris ceux de caporal et de sous-officier. Cela étant pratiquement irréalisable, et comme pour souligner l'unicité d'un tel système, il n'est exigé qu'une formalité d'écritures : une simple circulaire autorise, en effet, ces nominations rétroactivement et pour ordre...

L'officier blessé, devenu inapte à la troupe, ne peut être titularisé ; sa seule perspective est de redevenir sous-officier. En cas de blessure grave, ouvrant droit à pension, il sera, au contraire, traité comme l'officier à titre définitif. S'il se fait tuer, sa veuve recevra aussi la pension, comme celle de ce dernier.

L'avancement au grade de capitaine à titre définitif est, en temps de guerre, distribué moitié au choix, moitié à l'ancienneté. Il va vite, et les lieutenants passent actuellement à l'ancienneté à moins de dix-huit mois de grade ; les capitaines temporaires voient de ce fait, du jour au lendemain, devenir leurs chefs des lieutenants la veille sous leurs ordres.

Bornons là les exemples, qui pourraient être multipliés.

Ce n'est pas une organisation, et c'est le moins à dire. Que des tâtonnements s'expliquent, deux années d'expérience de guerre doivent pouvoir les faire cesser.

Toute législation manque, mais il y suffirait de quelques principes généraux que la nature même des choses paraît indiquer.

Sans plus de développements, voici comment nous les comprendrions :

1^o Pendant la guerre, aucune condition d'ancienneté n'est exigée pour passer d'un grade à un autre ;

2^o Toutes les nominations nécessitées aux armées par les besoins d'encadrement sont prononcées par le commandement, au titre des cadres complémentaires, et soumises à la ratification du ministre de la Guerre. Elles comportent tous droits et prérogatives attribués aux officiers de complément. A l'issue des hostilités, elles feront l'objet d'une révision obligatoire des grades ;

3^o Toutes admissions et promotions, au choix, dans l'armée active, sont instruites sur propositions régulières et prononcées par des décrets dans les limites des effectifs fixés par les lois des cadres.

Une seule remarque à l'appui : c'est que, si le nombre des officiers d'active, à titre définitif, est limité par ces lois, — et il ne serait pas sans graves inconvénients de suspendre ou d'abolir cette règle fondamentale, — l'effectif des officiers de complément ne l'est pas et peut être étendu dans toute la mesure des besoins reconnus par l'administration militaire.

Dans cette voie est le moyen d'abandonner l'essai dont l'expérience a démontré l'erreur.

Commandant V.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA CHAMBRE

Comme s'il ne lui avait pas suffi de vivre à l'écart de la ville dans un faubourg peu habité, Mme Latouratte coulait des jours paisibles dans une maison séparée de ses voisines par des jardins. Depuis la mort de son mari, elle y menait une existence de vieille fille aux mœurs douces, mais maniaque à l'excès, faisant elle-même cuisine, nettoyage et lessives. Tous les jours levée et couchée à la même heure, le nombre restait invariable des minutes qu'elle consacrait à chacun de ses repas; ces habitudes d'ordre, elle les tenait de son mari, ancien employé. Elle se le rappelait comme un homme admirable que la maladie seule avait pu empêcher de se rendre à son bureau. Et elle se prenait elle-même à témoin que pas une fois il n'avait eu à lui reprocher, lorsqu'il arrivait à midi douze pour déjeuner, de n'avoir pas encore mis le couvert.

Elle vivait modestement de petites rentes qu'elle devait à leur double esprit d'économie et au travail acharné du défunt. Aussi entretenait-elle avec des soins méticuleux la chambre dans laquelle il était mort. Elle en avait fait à la fois un sanctuaire et un salon où se trouvaient rassemblés les objets les plus précieux et les meubles les plus beaux qu'elle eût en sa possession. Au-dessus de la cheminée on voyait, dans un cadre magnifique, l'agrandissement d'une photographie de M. Latouratte. On marchait sur des tapis épais. Les deux fauteuils étaient recouverts de housses. Des doubles rideaux adoucissaient la crudité de la lumière, et l'on entendait à peine le tic-tac de la pendule posée sur du velours.

La guerre vint, et peu à peu la ville se peupla de travailleurs étrangers, de réfugiés, de soldats, d'ingénieurs et d'officiers. Pour vivre presque sans relations, Mme Latouratte n'en apprit pas moins que beaucoup d'habitants tiraient parti de leurs maisons, en louant assez cher les pièces inoccupées. Elle réfléchit une semaine entière, demandant tout bas à l'esprit de M. Latouratte de l'inspirer : avait-elle le droit d'introduire ici un étranger ? Il lui sembla, le septième jour, qu'elle entendit le défunt lui conseiller de ne point faire fi, par vain scrupule, d'un appréciable supplément de ressources.

Elle courut au plus pressé, c'est-à-dire aux guichets d'un des journaux de la ville qui voulait bien annoncer qu'il y avait, au numéro 120 du faubourg de Paris, « une belle chambre meublée à louer ». Après quoi elle attendit demandes et propositions, installant dans un coin obscur une toute petite table de toilette, persuadée que son futur locataire estimerait, comme elle, qu'il ne fallait pas rompre l'harmonie du décor. Elle n'aura que très peu. Cette odeur de renfermé lui plaisait, qu'elle respirait aussitôt qu'elle avait ouvert la porte; et elle ne doutait pas que son hôte n'y goûtât les mêmes joies qu'elle, loin des bruits et du tumulte des rues. Elle rectifia la position de certains cadres, donna un dernier coup de plumeau aux velours et aux peluches, tout en prêtant l'oreille au moindre bruit de pas sur le sable du trottoir.

Le lendemain, un peu avant midi, comme elle se hâtait de préparer son déjeuner — car c'était toujours comme si M. Latouratte eût dû rentrer à midi douze — elle entendit s'agiter la sonnette. Elle songea d'abord à ne pas ouvrir. Malgré tout, il lui en coûtait de prendre un locataire : toutes ses habitudes n'allaient-elles pas être bouleversées ? La voix d'outre-tombe lui avait parlé gains à réaliser et services à rendre, mais M. Latouratte pouvait en prendre à son aise ! Pourtant elle s'en fut, s'essuyant les mains à son tablier, et se trouva face à face avec un lieutenant d'infanterie.

— C'est bien vous, madame, dit-il, qui avez une chambre meublée à louer ?

— C'est-à-dire..., balbutia-t-elle, mise au pied du mur et comme vraiment prise au dépourvu.

Il la regardait, étonné. Elle se décida :

— Oui, monsieur. C'est bien moi. (Ah ! la voix de M. Latouratte !) Et une belle chambre, monsieur !

Elle la lui fit voir, lui en détaillant les splendeurs, moins la table de toilette.

— Et c'est dans ce propre lit, dit-elle, qu'est mort mon mari dont voici la photographie.

Le visiteur eut un tic nerveux. Il demanda, comme par acquit de conscience :

— Et votre prix, madame ?

— Ce serait cinquante francs, dit-elle. Pour une chambre pareille, ce n'est pas cher.

— Je réfléchirai, dit-il. Je vous rendrai réponse demain.

L'après-midi elle reçut un sous-lieutenant d'artillerie. Ce fut le même cérémonial, mais elle dut ajouter :

— On est déjà venu ce matin. On doit me rendre réponse demain. Si monsieur veut me laisser son adresse, je lui ferai savoir...

— Inutile, dit-il. Je reviendrai moi-même.

Le lendemain, elle vit un ingénieur, un capitaine, un secrétaire d'état-major; le surlendemain : deux médecins, un sous-officier d'artillerie, un lieutenant de chasseurs à cheval et trois civils. Huit jours durant, ce fut un défilé ininterrompu. Cette bonne Mme Latouratte s'y perdait. Tous les visages se confondaient dans sa mémoire. Tous devaient lui rendre réponse, et personne ne revenait. Peut-être avait-elle tort de dire à chacun, loyalement : « On est déjà venu. Si monsieur veut me laisser son adresse... » Mais à qui la première faute ? Au lieutenant d'infanterie, ou à celui de chasseurs à cheval ? Elle ne savait plus. Devait-elle se réjouir ou s'attrister ?

Enfin vint un commandant au visage sévère et triste. Elle ne lui dit pas : « On est déjà venu ». Elle voulait voir.

— C'est bien, dit-il à l'énoncé du prix. Pourrai-je coucher ici dès ce soir ?

Alors ce fut plus fort qu'elle. On eût dit qu'elle venait d'entendre la voix grave de M. Latouratte : « Mieux vaut gagner moins d'argent que de sacrifier ses chères vieilles habitudes ». Et elle dit :

— C'est que j'ai oublié une chose. Excusez-moi, monsieur. Je vieillis. Mais ma chambre est retenue depuis ce matin.

Henri Bachelin.

Le bilan d'un journal du front

Comment vivent les journaux du front ? Au petit bonheur, sans doute, mais le *Diable au Cor* nous prouve avec des chiffres que quelques-uns, parmi les plus alertes, les plus adroits, se tirent brillamment d'affaire et même réalisent de justes bénéfices.

D'après le rapport qu'il publie, la situation financière de cet organe accuse 25.237 fr. 55 de recettes et 13.122 fr. 75 de dépenses. Le bénéfice net se traduit donc par 12.114 fr. 80.

On voit que la feuille périodique des chasseurs alpins de la 47^e division veut être un journal, un vrai journal, c'est-à-dire imprimé et même illustré pour compléter l'illusion.

Mais son programme n'est pas seulement littéraire et spirituel : c'est par l'utilisation généreuse des bénéfices qu'il encaisse que le *Diable au Cor* cesse d'être un simple journal et se révèle bon diable. Sur les 12.114 fr. 80 que son bilan nous a montrés, 1.800 seulement constituent sa réserve en banque, 1.200 son encaisse disponible. Pour le reste, 1.520 francs ont servi à effectuer l'achat de différents objets destinés aux unités des brigades et 7.594 fr. 80 ont été distribués discrètement et en raison d'une réelle fraternité d'armes aux chasseurs nécessiteux qui ont là la meilleure et la plus simple des caisses de secours.

De la bonne humeur, de l'entrain, un héroïsme qui ne s'exprime pas en vers lyriques, une verve saine et cet esprit de solidarité qui vent des actes plus que des phrases, voilà ce que n'énonce pas le bilan du *Diable au Cor*; mais ce que nous connaissons et ce qu'il nous faut admirer, parce que c'est simple et bien français.

UNE BLOUSE HABILLÉE

Un corsage assorti comme ton à la jupe, surtout avec la forme actuelle des blouses, peut facilement remplacer une robe d'après-midi pour celles qui veulent faire l'économie de ce genre de toilette. Tous les



Blouse habillée en panne violine.

corsages, cette saison, se posent sur la jupe, soit qu'ils affectent la forme blouson avec basque plus ou moins longue, soit qu'ils se complètent d'une sorte de ceinture-écharpe ou de corselet atténuant le soupçon de embrure qui pourrait se laisser deviner à la taille. Ce modèle de panne violine accompagne une jupe de gabardine du même ton. Le devant et le dos sont absolument pareils, tombant droit et légèrement frouvés au-dessous d'un empiècement très court et très échanuré sur les épaules. Ce décolleté à la grecque est toujours en faveur. Il est bordé d'une étroite bande de fourrure sombre, skungs ou renard, qu'on retrouve au bord des parements finissant les manches mi-longues et larges. La ceinture, assez haute et ronde derrière, s'ouvre devant en deux pointes retournées et boutonnées par des boules de passementerie du même ton. Cet effet de pointes boutonnées se répète sur le dessus de la manche. Les pannes, les satins lourds unis ou brochés, les velours à poils droits font des blouses habillées jolies et pas fragiles, et conviendront à ce modèle.

Jeanne Farmant.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui mardi, Saint Basile; demain, Sainte GENEVIÈVE.

INFORMATIONS

Le général Lyauté, ministre de la Guerre, et M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, se sont rendus, hier après midi, à l'hôpital américain de Neuilly, à l'hôpital anglais de la rue de Presbourg et à l'hôpital russe. Reçus dans chacune de ces formations sanitaires par le haut personnel de l'administration militaire, médicale et chirurgicale, le général Lyauté et M. Justin Godart ont visité les différents services et se sont arrêtés au chevet des blessés, auxquels ils ont adressé des paroles pleines d'espoir et de réconfort.

BIENFAISANCE

— Il vient d'être créé à Paris, sous la présidence de Mme Pachitch et de Mme Vesnitch, un comité de dames serbes, ayant pour but de subvenir aux épreuves serbes de la guerre en général, et surtout aux prisonniers de guerre, aux internés serbes, ainsi qu'aux soldats serbes se trouvant sur le front et dans les hôpitaux.

Le conseil d'administration est formé des dames serbes les plus en vue. La trésorière est Mme Bougnioles, rue de La Trémoille, 19.

— Le produit de la vente du basar de la légation de France à Copenhague, le 18 novembre, qui se monte environ à 75.000 fr., a été réparti entre les œuvres françaises de bienfaisance organisées à l'occasion de la guerre.

MARIAGES

— En l'église Saint-Thomas-d'Aquin, vient d'être béni le mariage du capitaine A. de Millerville, du 50^e d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils de feu le capitaine commandant de Millerville et de Mme, née du Passage, avec Mlle Jeanne de Maulde de La Clavière, fille de M. René de Maulde de La Clavière et de Mme, née Usquin, tous deux décédés.

— On annonce les fiançailles du sous-lieutenant George Flammant, avocat à la Cour, avec Mlle Suzanne Marin-Darbel.

DEUILS

Morts pour la France :

Le colonel LAGIER. — MAURICE DE CATELLIER, commandant. — EDMOND DE TAVERNIER, commandant au 1^{er} d'infanterie coloniale. — HENRY VINAY, capitaine commandant une compagnie de mitrailleurs, tombé à Monastir; son frère, MAURICE VINAY, lieutenant, est porté comme disparu, également en Orient, tous deux fils du notaire de Lyon. — PHILIPPE BOCHER, caporal d'infanterie.

Nous apprenons la mort : De M. André Tardieu, secrétaire général de la Compagnie des Wagons-Lits, chevalier de la Légion d'honneur, décédé âgé de soixante-deux ans, en son domicile, 26, avenue de Messine, père de M. André Tardieu, député de Seine-et-Oise, et de Mme René Waldeck-Rousseau;

De Mme Merveilleux du Vignaux, veuve de l'ancien premier président de la Cour d'appel de Poitiers et mère du contre-amiral, décédée à soixante-dix-sept ans, au château de Saint-Sernin (Vendée);

De M. Alexandre de Puyroche, président honoraire du Consistoire de l'Eglise réformée de Lyon, décédé à quatre-vingt-huit ans;

De M. Paul Collart-Dutilleul, banquier à Tours;

De Mlle Marie de Robillard de Beaurepaire, infirmière à l'hôpital auxiliaire n° 9, à Caen;

De M. de Honnaville, capitaine de cavalerie en retraite, décédé à Gevingey (Jura);

De Mme veuve Boissel, décédée à Cherbourg, belle-mère du commandant en retraite Léang, dont huit fils sont au front et le neuvième prisonnier de guerre.

Une manifestation patriotique au monument de Gambetta

Comme chaque année, les membres du Comité républicain du commerce, de l'industrie et de l'agriculture se sont réunis, hier matin, au pied du monument de Gambetta, place du Carrousel, en souvenir de l'anniversaire de la mort du grand patriote. On remarquait, parmi les assistants, MM. Strauss, Gervais, Magny, C.-L. Deloncle, Hayez, Perchot, Debierre, Couyba, Ranson, sénateurs; Picard, Puech, Petitjean, Le Bail-Maignan, Deschamps, députés.

M. Mascaraud, président du comité, a rappelé l'effort de Gambetta, dont le programme se résumait en ces mots : « Le relèvement de la patrie. »

Tant que l'ennemi occupera une partie de nos territoires, a conclu M. Mascaraud, l'honneur autant que l'intérêt commande le refus pur et simple de toute négociation. La vérité ne traite pas avec le mensonge encore debout; le droit ne consent pas de marchandages avec la violence qui se dit victorieuse. Il serait vraiment trop simple que le coupable n'eût qu'à feindre d'oublier les torts non redressés et les injures non vengées. Les victimes s'en souviennent. Et la voix de Gambetta, jointe à celle des millions de morts, nous intime l'ordre le plus clair : c'est d'aller jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous ayons contraint le criminel à l'aveu et à l'expiation.

Cette cérémonie patriotique s'est alors terminée au milieu d'un profond recueillement.

La France acclamée à la Scala de Milan

MILAN, 1^{er} janvier. — Le colonel d'état-major Angelo Gatti, ancien critique militaire du *Corriere della Sera*, a fait, au Théâtre de la Scala, une conférence autorisée par le commandement suprême.

Après avoir résumé les faits saillants de la guerre depuis son origine, le colonel Gatti a développé l'idée du front unique et a affirmé que, lorsque cette conception serait réalisée, il faudrait réaliser également l'unité de commandement, non pas par des pouvoirs conférés à un comité, mais par des pouvoirs accordés à un seul chef.

Lorsqu'il parla de la bataille de la Marne, « dont le souvenir est lié, a-t-il dit, pour tous les siècles à venir au nom de Joffre », lorsqu'il évoqua la résistance héroïque de Verdun, toute la salle, debout, l'applaudit frénétiquement.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

La Comédie, qui avait clos la série de ses spectacles de l'an 1916 avec Molière et M. Henri Bataille, commence l'année 1917 avec Beaumarchais et M. Henri Lavedan, en offrant à nos applaudissements, l'après-midi du 1^{er} janvier *Le Mariage de Figaro*; le soir, *Le Marquis de Priola*.

Pendant que les brillants artistes de la Maison interprétaient la *Folle Journée*, je songeais à la légèreté des gens à courte vue qui s'imaginent que la guerre actuelle dresse un mur entre l'avenir et le passé! Pauvres ignorants! C'est au théâtre — à ce théâtre si dédaigné par nos parlementaires, dont beaucoup doivent confondre *Le Mariage de Figaro* avec *Madame et son Filleul*! — que l'on peut constater la continuité, l'éternité de la Patrie; car les chefs-d'œuvre surnageant à travers les plus effrayantes tempêtes, survivent à tous les changements de régime, à tous les bouleversements des Etats, et, se dressant, toujours splendides, jeunes et rayonnants, au-dessus des ruines, représentent, incarnent ce qu'aucun barbare ne peut détruire, ce qui ne peut mourir: l'esprit du peuple français.

Que d'événements accomplis depuis la soirée de printemps 1784 qui vit éclore *Le Mariage de Figaro*! Et au cours de cette morose après-midi du premier jour de l'an 1917, ce pur chef-d'œuvre renaît tel qu'il était joué d'original devant les contemporains de LouisXVI! Ce n'est pas seulement le texte de Beaumarchais que nous retrouvons intact — et par instants d'une si virulente actualité contre les censeurs, les puissants de quatre jours et les danseurs occupant la place des calculateurs — c'est aussi l'interprétation qui, grâce à la Comédie, demeure vivante, éloquente et conserve ce « je ne sais quoi » de délicatement distingué qui tient à la race et que rien n'affaiblira chez nous.

Emile Mas.

L'augmentation du prix des places. — L'Association des Directeurs des théâtres de Paris nous prie d'informer les intéressés que la taxe nouvelle sur le prix des places ne sera appliquée que dans quelques jours et que, dans l'évaluation de cette taxe, le prix des places devra être compté, déduction faite du droit des pauvres.

L'avenir de la Gaité-Lyrique. — On se préoccupe de nouveau de l'avenir du théâtre de la Gaité, et les conseillers municipaux ont pris connaissance du rapport de M. Deville, président de la quatrième commission, sur les propositions relatives à ce théâtre.

Le rapporteur, après une longue étude, fait au Conseil un certain nombre de propositions. Voici les principales :

Le théâtre municipal de la Gaité est consacré à la musique et doit conserver le caractère principal de théâtre populaire.

Les œuvres montées devront être exclusivement de compositeurs et librettistes français.

Le directeur devra constituer une troupe permanente et au moins quarante musiciens d'orchestre et quarante choristes.

Toute opération avec des marchands de billets, toute concession d'avance d'un certain nombre de places à la même personne, toute concession de billets à tarif réduit ou billets à droit sont expressément interdites.

La Ville se réserve le droit de créer au théâtre une section du Conservatoire municipal comprenant notamment des classes de chant, de déclamation, mise en scène, décoration, danse.

La répétition générale de la semaine. — La répétition générale de la nouvelle pièce de MM. Claude Farrère et Lucien Népote : *la Veille d'armes* reste fixée à jeudi en matinée.

La distribution de ces cinq actes comprend Mlle Madeleine Lély, M. Harry-Baur en tête de leurs interprètes.

MARDI 2 JANVIER

La Matinée

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Paillasse*, Werther.
Odéon. — A 1 h. 45, *Esther, les Femmes savantes*.
Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *François les Bas-Bleus*.
Châtelet. — A 2 heures, *Dick, roi des chiens policiers*.
Réjane. — A 1 h. 45, *L'Oiseau bleu*.
Renaissance. — A 2 h. 30, *la Guerre et l'Amour*.
Sarah-Bernhardt. — A 2 h. 15, *L'Aiglon*.
Scala. — A 2 h. 15, *la Dame de chez Maxim*.
Ba-Ta-Clan. — A 2 h. 30, *la Revue anticafardiste*.

La Soirée

Opéra. — A 7 h. 30, jeudi, *Samson et Dalila*.
Comédie-Française. — A 8 h. 30, *le Père Lebonnard*.
Opéra-Comique. — Jeudi, à 8 heures, *les Quatre journées*.
Odéon. — A 7 h. 15, *la Jeunesse des Mousquetaires*.
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *la Mascotte*.
Antoine. — A 8 h. 30, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.
Athénée. — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas mon mari*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Jean de la Fontaine*.
Châtelet. — A 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*.
Gymnase. — Jeudi, *la Veille d'armes* (répétition générale).
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bis!*
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.
Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *L'Aiglon*.
Apollo. — A 8 heures, *les Maris de Ginette*.
Capucines (tél. Gut. 56-40). — A 8 h. 15, *Crème-de-Menthe...*
Allé! revue; la Clef; Aux Chandelles!
Réjane. — A 7 h. 45, *L'Oiseau bleu*.
Renaissance. — A 8 heures, *la Guerre et l'Amour*.
Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *la Revue anticafardiste*.
Olympia (Central 44-78). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 15, *Mademoiselle Cyclone*; *le Noël du Poilu*. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. A 2 h. 20, en mat. popul., même progr. Prix réduits : 0 fr. 30 à 1 fr.

Omnia-Pathé. — *Patrie, le Masque aux dents blanches* (8^e épisode), *Une partie de pêche*. Actualités militaires.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES



FAITS DIVERS

PARIS

Tramway contre auto. — Hier matin, vers 10 heures, une collision s'est produite, rue du Faubourg-Saint-Antoine, entre un tramway allant à Charenton et une auto de place.

Les pompiers ont dégagé l'auto, sur le siège de laquelle se trouvait le soldat Louis Dutreicht, du 8^e génie, actuellement en permission, et un ouvrier mobilisé, Victor Mignon, qui, tous deux grièvement blessés, ont été admis à l'hôpital Saint-Antoine.

DÉPARTEMENTS

Une femme se suicide avec ses enfants. — VERSAILLES. — Hier matin, à Saint-Cloud, Mme Dubien s'est jetée volontairement, avec ses deux enfants, par la fenêtre de son logement situé au troisième étage, 31, rue d'Orléans. La plus jeune des enfants, Juliette, quatre ans, est morte; sa sœur, Jeanne, six ans, est dans un état très grave. Quant à Mme Dubien, elle s'en est tirée avec quelques contusions. Elle a déclaré avoir commis son acte dans un accès de désespoir provoqué par la misère.

Tamponnés par une locomotive. — HAZEBROUCK. — Sur la voie ferrée de Saint-Omer, deux G. V. C., les nommés Leroy et Vermeulen, regagnaient leur poste. En raison du vent, ils n'entendirent point venir une machine haut le pied qui les tamponna tous deux. Relevés assez grièvement blessés, les deux malheureux soldats ont été transportés aussitôt à l'hôpital de la Croix-Rouge.

ÉTRANGER

L'explosion d'une usine de guerre à Dresde. — BALE. — L'incendie qui s'est déclaré à Dresde, dans un dépôt d'artillerie, n'est pas encore éteint. Successivement, de grosses réserves de munitions auraient fait explosion, causant dans les quartiers environnants de graves désastres.

Une grande inquiétude règne parmi la population, qui craint de voir le sinistre s'étendre éventuellement à d'autres parties de la ville.

Les journaux de Dresde publient de longs articles ayant pour but de calmer l'émotion de la population.

Contrebattant tué. — AMSTERDAM. — A Brunssum, dans le Limbourg hollandais, des soldats ont fait feu sur des contrebattants. L'un de ces derniers a été tué.

Violent incendie. — MONTRÉAL. — Un incendie a détruit l'asile d'aliénés de Saint-Ferdinand (comté de Mégantie). Quarante-six femmes ont été brûlées vives.

Une commutation de peine

CALAIS. — La Cour militaire belge siégeant à La Panne vient de réduire à vingt ans de détention la peine de mort prononcée par le conseil de guerre de la base belge à Calais contre le soldat De Coen, coupable de désertion en présence de l'ennemi et d'actes d'insubordination.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volamard.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 2 JANVIER 1917

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

I

En instance de divorce

Quand elle sortit de l'église métropolitaine, il pouvait être cinq heures du soir.

Sur son ordre, la voiture reprit la route de Saint-Germain.

L'aspect de la ville restait insolite.

Les passants, hommes et femmes, semblaient en proie à une sorte de fièvre.

Au cœur de Paris même, dans cette rue de la Paix, sur ces grands boulevards où toute la gaité, toute la vie palpitent avec tant d'intensité, l'agitation était visible : une inquiétude ou, plutôt, une fièvre générale flottait dans l'air. Des groupes se formaient; on s'arrachait les journaux; les femmes, en les lisant, avaient des gestes de désespoir ou de colère. On discutait avec animation.

Madeline regardait ce spectacle sans y rien comprendre quand, à la barrière, sa voiture s'arrêta brusquement.

Un brigadier de police interrogeait le chauffeur, relevait le numéro de la voiture, l'adresse de son propriétaire.

— Attention! disait-il. Sitôt rentré, n'oubliez pas de déclarer l'existence de votre auto et avertissez votre patron. On ne peut désormais disposer des autos sans l'autorisation des autorités militaires.

Madeline intervint :
— Mais, monsieur, que se passe-t-il donc ?
Le brigadier regarda la jeune femme avec surprise et s'écria :

— Comment! Vous ne savez pas ? Vous ne savez pas que la mobilisation est décrétée et que la guerre est imminente ?

Puis il s'éloigna.

Madeline s'était rejetée au fond de sa voiture. Celle-ci s'était rangée au bord d'un trottoir. Sur ce trottoir, des gens s'entassaient et se bousculaient devant une grande affiche blanche surmontée de deux petits drapeaux tricolores.

La jeune femme, sans bouger de sa place, pouvait lire, sous les drapeaux, ces mots, en gros caractères :

MOBILISATION GÉNÉRALE
DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER

Sa violente émotion se traduisit par un cri.
A côté d'elle, les gens continuaient à se bousculer pour lire.

Les regards des hommes brillaient d'une farouche résolution. Les femmes, un peu pâles, relevaient la tête, ayant déjà consenti leur sacrifice...

D'aucuns s'exclamaient :
— Tant pis!... Nous ne l'avons pas voulu, mais on saura faire son devoir.

L'âme du peuple de Paris, ardent et patriote, se révélait dans les attitudes, dans les paroles. La fièvre montait autour de cet appel aux armes de toute une nation, la fièvre des décisions héroïques et sublimes.

Madeline pensa qu'elle devait, elle aussi, prendre des décisions, en cette heure si grave.

Et ce fut d'une voix vibrante qu'elle dit à son chauffeur :

— Rentrez vite, à toute allure, à Saint-Germain!

II

Madeline

Mme Weimer, dont l'agitation ne s'était pas calmée, passa la plus grande partie de la nuit à sa fenêtre, oubliant ses propres chagrins pour ne songer qu'à cette terrible chose tout à coup déchainée : la guerre!

Qu'allait devenir, dans la tourmente, son mari et son frère? Qu'allait aussi devenir ce Lionel vers lequel, malgré tout, sa pensée s'en-volait? Qu'allait devenir tous ces hommes graves et résolus qu'elle avait vus autour de l'affiche décrétant la mobilisation? Que deviendraient-ils demain, dans quelques jours, hélas! face à face avec la mort?...

Au loin, Paris, toujours le même, lançait vers la nuit calme son haleine de forge...

Ce ne fut que vers le matin, la tête alourdie de pensées, et recrée de fatigue, qu'elle se mit au lit.

Sa femme de chambre l'avait avertie, à son retour, que M. Weimer n'était pas rentré. Elle avait accueilli cette nouvelle avec indifférence. Mais bien que son indulgence l'incitât à supposer que son mari pouvait être retenu au dehors par les événements mêmes, un sourire amer distendit ses lèvres. Elle savait trop bien qu'avec ou sans prétexte le père de son enfant ne la ménageait plus.

Il pouvait être huit heures quand Madeline sortit du sommeil agité qui la terrassait depuis l'aube. Elle sonna Ketty et passa son kimono du matin.

Ketty était au service de Madeline depuis dix ans. Elle arrivait de Londres quand M. Bernandais l'avait engagée pour sa fille. Malgré son long stage

Femmes qui souffrez

de **Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Suites de Couches, Ovarite, Tumeurs, Pertes blanches, etc.**

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations, c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES QUI SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les traitements sans résultat que vous n'avez pas le droit de désespérer. Vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury.

La Jouvence de l'Abbé Soury c'est le salut de la Femme.

FEMMES QUI SOUFFREZ de Règles irrégulières accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins; de Migraines, de Maux d'Estomac, de Constipation, de Vertiges, d'Étourdissements, Varices, Hémorroïdes, etc.; Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements et tous les accidents du RETOUR D'ÂGE, employez la Jouvence de l'Abbé Soury qui vous guérira sûrement.

Le flacon : 4 fr. dans toutes les Pharmacies; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons : 12 fr. expédition franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 291



PHOTOGRAPHES

Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses



à EXCELSIOR.

qui vous les rétribuera

Communiqués

Le Drapeau, organe de la Ligue des Patriotes, devient hebdomadaire. Il paraîtra tous les samedis.

Le Conseil national des Femmes françaises nous prie de signaler qu'il n'a point donné son adhésion au texte d'un factum adressé au président de la République sous la forme d'une lettre ouverte et distribué par le comité « Contre la Guerre ».

Ce factum porte la signature du « Conseil national des Femmes françaises », qui proteste énergiquement contre l'abus fait ainsi de son nom.

Cours de T. S. F. pour les mutilés. — A la demande de l'Association « La France économique », l'Institut normal de Télégraphie sans fil a décidé de créer, tant par corres-

pondance qu'oralement, au siège de l'Institut, des cours spéciaux et gratuits à l'usage des mutilés.

La durée des cours, évaluée à trois mois, permettra à ces derniers de trouver des situations appréciables dans un délai relativement restreint. Pour tous renseignements, s'adresser au directeur de l'Institut Normal de T.S.F., rue Perdonnet, n° 5, Paris. Joindre certificats d'origine de blessures ou certificat de réforme.

L'Association Amicale des Journalistes Professionnels Mobilisés tiendra sa prochaine réunion vendredi 5 janvier, à 5 heures 1/2, 27, boulevard des Italiens.

Une messe de Requiem sera dite à Notre-Dame du Platin (Saint-Palais-sur-Mer, près Royan), le dernier vendredi de chaque mois, pour les aviateurs franco-alliés tombés au champ d'honneur. Une messe d'intentions générales sera dite le deuxième vendredi de chaque mois, pour les aviateurs combattants franco-alliés.



PHOSCAO

LE PLUS EXQUIS
DES DÉJEUNERS

LE PLUS PUISSANT
DES RECONSTITUANTS

ALIMENT IDÉAL

des Anémiés, des Convalescents, des Surmenés, des Neurasthéniques, des Vieillards et de tous ceux qui souffrent de l'estomac ou qui digèrent difficilement.

Echantillon gratis. — Administration : 9, Rue Frédéric-Bastiat, 9. Paris

Pharmacies et Épiceries : 2.65 la boîte

à Paris, elle n'avait pu se défaire de son terrible accent anglais, et cela, même dans les circonstances les plus graves, lui donnait un côté comique.

— Aoh ! quelles graves nouvelles, madame !

— Oui, très graves, Kelly.

Ainsi encouragée, et tout en servant sa maîtresse, la vieille fille parla d'abondance, lâchant tout à trac ce qu'elle pensait de la situation.

A son avis, la France était perdue, l'Allemagne et l'Autriche étant d'accord pour l'anéantir. La Russie ne pouvait mettre en ligne que des hommes. Quant à la France, elle était pourrie par le socialisme, et les troupes ne marcheraient pas.

— Ah ! ajoutait Kelly, si notre roi voulait s'en mêler, ce serait le salut pour la France !

Madeleine laissait jaser la vieille fille, sans se distraire de ses propres pensées. Cependant, elle écouta plus attentivement ce que Kelly lui disait à propos de son mari.

La veille au matin, le chauffeur attaché à l'usine était venu avec une voiturette apporter des bidons d'essence. Il avait ensuite préparé la grande voiture avant d'y transporter de lourdes valises de voyage. M. Weimer, lui, s'était levé de très bonne heure, et les domestiques l'avaient entendu remuer longtemps dans sa chambre avant de rejoindre son chauffeur et de partir à toute vitesse.

Ce récit inquiéta Madeleine.

Sa toilette terminée, elle monta vivement aux appartements de M. Weimer. Tout y était en ordre, mais dans la cheminée un monceau de cendres démontrait qu'il y avait brûlé de nombreux papiers. Les vêtements se trouvaient pendus à leur place coutumière, mais les armoires étaient vides de linge de corps.

Ne sachant que supposer, n'osant prendre une décision, la jeune femme, après de longues réflexions, se décida à redescendre.

Où donc était allé M. Weimer ?

Elle se posait la question pour la dixième fois,

en proie aux plus étranges suppositions, quand on lui apporta le courrier du matin.

Dans le fatras des cartes, des prospectus, des brochures et des journaux, une lettre attira son attention. Cette lettre, elle en reconnut de suite l'écriture large et droite. Un nom lui vint aux lèvres, un nom qu'elle murmura tout bas :

— Lionel !

Puis elle murmura encore :

— Pourquoi m'écrit-il ? Que peut-il me dire en ce moment ?

Un sentiment de crainte et de pudeur l'empêchait de déchirer l'enveloppe qui lui brûlait les doigts. Son cœur battait d'une émotion forte et douce.

Elle se répétait :

— Pourquoi m'écrit-il, mon Dieu !

Ce fut d'un mouvement rapide, nerveux, qu'elle ouvrit enfin. Elle lut :

« Madame,

« La guerre sera déclarée demain. Nous le savons, et nos préparatifs de départ sont terminés.

« Cependant, avant que de prendre le large et courir en mer au-devant d'un ennemi que je souhaite, plus que tout autre, rencontrer, je veux vous dire un éternel adieu et vous crier le secret qui m'étouffe depuis huit ans.

« Je vous aime ! Pendant le temps béni passé auprès de vous, j'ai vécu dans un rêve ; depuis, j'ai vécu de souvenirs.

« J'aurais donné, moi qui n'avais rien, ma vie pour vous : je vais l'offrir à la France sans regret, sans amertume ; n'ayant pu fixer le bonheur, je vais vers l'oubli.

« Ceux qui vont mourir se confessent et avouent leurs péchés. Moi, j'avoue le bonheur de vous avoir aimée, de vous aimer encore et de vous savoir heureuse.

« Nous partons cette nuit. Je suis embarqué à

bord du cuirassé *Le Terrible*. Mon beau navire fera son devoir et justifiera son nom.

« Par son sort, madame, vous saurez mon sort. S'il est tel que je le désire — la désespérance ayant, comme toutes choses, des limites qui ne se peuvent dépasser — s'il est tel que je le désire, dites-vous que je serai mort avec votre nom sur les lèvres.

« On pardonne tout à un mourant : pardonnez-moi, et que cet aveu monte vers vous comme un hommage, comme la prière monte vers Dieu qui les accepte toutes.

« LIONEL D'ORVAL DE TRÉVENEC. »

Madeleine laissa tomber la lettre, et, debout, les yeux fixés sur le frêle carré de papier qui lui apportait ces révélations subites et poignantes, elle resta immobile, la pensée perdue.

Lionel l'aimait, et il s'était tu ! Faute d'une parole, le bonheur de deux êtres avait été anéanti ! Cela n'était pas juste ! Une fois de plus, les sottises conventions avaient fait deux malheureux.

Que restait-il maintenant d'elle et de lui ? Deux êtres dont l'un suivait son calvaire, dont l'autre voulait mourir.

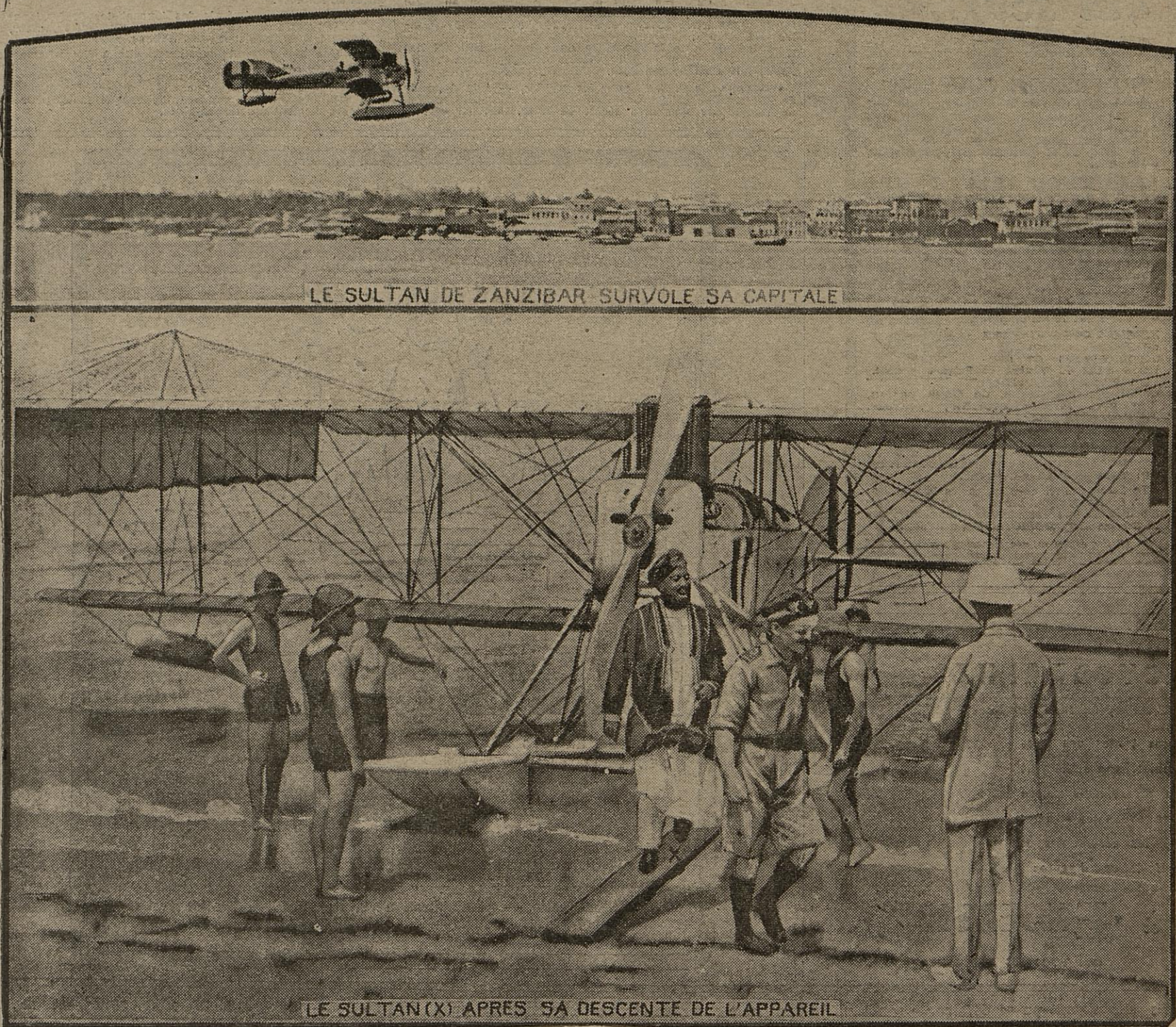
Ah ! certes oui, si c'était à refaire, dû-elle parler, dû-elle écrire, elle crierait elle aussi à Lionel le secret de son cœur.

Elle irait à lui, loyalement, la main tendue : « Vous m'aimez je le sais ; je vous aime aussi. » Et, malgré son entêtement, M. Bernandais aurait été forcé de compter avec ces deux volontés unies... mais il était trop tard...

Trop tard ? Non ! Pourquoi trop tard ? N'était-elle pas en route vers la liberté ? Bientôt ne retrouverait-elle pas la disposition de son libre arbitre ? Alors... si lui, de son côté, ne la croyait pas indigne !...

(A suivre.)

Le sultan de Zanzibar en aéroplane



Le sultan de Zanzibar a voulu imiter l'exemple de quelques souverains européens qui tinrent à connaître les émotions d'un voyage en aéroplane. Ainsi, piloté par un aviateur anglais, a-t-il survolé sa capitale, et, au retour à terre, s'est-il montré fort heureux d'avoir accompli cette randonnée.

Un peu de gymnastique au bord de la tranchée



Ce poilu — épris d'exercices physiques — était sans doute fatigué de se terrer dans la tranchée. Tout à coup, il ne put résister au besoin de se « dégourdir » un peu. Il monta donc sur le parapet, et, un instant, marcha sur les mains. L'ennemi fut si étonné qu'il ne tira... qu'après.